

PE1-21-PG4

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Session 2021

Lundi 12 avril 2021

Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat.

Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 10 pages, numérotées de 1/10 à 10/10.

Assurez-vous que cet exemplaire est complet.

S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés.

À partir du corpus proposé, vous analyserez comment est présentée la relation entre médecin, patient et proches du patient.

TEXTE 1 : Molière, *L'Amour médecin*, acte III, scène 1, 1666.

Trois médecins ont été convoqués au chevet de la fille de Sganarelle. Comme ils se querellent au sujet du diagnostic, M. Filerin, l'un d'eux, tente de les raisonner.

M. Filerin : - N'avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? Et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens ; et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants ; mais enfin toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le Ciel nous fait la grâce que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent ; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion qu'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent ; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie ; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes.

TEXTE 2 : Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, 1964.

Dans ce court récit, Simone de Beauvoir décrit l'agonie de sa mère, Françoise, atteinte d'un cancer en phase terminale. Poupette est le surnom de la sœur de la narratrice ; Bost est un ami de Françoise de Beauvoir.

Les rues étaient moins embouteillées que je ne l'avais craint. Vers dix heures j'ai retrouvé Poupette devant la porte de la chambre 114. Je lui ai répété les paroles

du professeur B. Depuis le début de la matinée, m'apprit-elle, un réanimateur, le docteur N., s'occupait de maman ; il allait lui mettre une sonde dans le nez pour lui nettoyer l'estomac : « Mais à quoi bon la tourmenter, si elle est perdue ? Qu'on la laisse mourir tranquille », me dit Poupette en larmes. Je l'envoyai rejoindre Bost qui attendait dans le hall : il l'emmènerait prendre un café. Le docteur N. passa devant moi, il allait entrer dans la chambre, je l'arrêtai : en blouse blanche, coiffé d'un calot blanc, c'était un homme jeune, au visage fermé : « Pourquoi cette sonde ? pourquoi torturer maman, puisqu'il n'y a plus d'espoir ? » Il m'a foudroyée du regard : « Je fais ce que je dois faire. » Il a poussé la porte. Au bout d'un moment une infirmière m'a dit d'entrer.

Le lit avait repris sa position normale, au milieu de la pièce, la tête contre le mur. Sur la gauche, relié au bras de maman, il y avait un goutte-à-goutte. De son nez sortait un tuyau en plastique transparent qui, à travers des machineries compliquées, aboutissait à un bocal. Ses narines étaient pincées, son visage s'était encore ratatiné ; il avait un air de docilité désolée. Dans un murmure, elle me dit que la sonde ne la gênait pas trop, mais que pendant la nuit elle avait beaucoup souffert. Elle avait soif et ne devait pas boire ; l'infirmière approchait de sa bouche une pipette qui plongeait dans un verre d'eau ; maman s'humectait les lèvres, sans avaler ; j'étais fascinée par ce mouvement de succion, à la fois avide et retenu, par cette lèvre ombragée d'un léger duvet, qui se gonflait comme elle se gonflait dans mon enfance quand maman était mécontente ou gênée. « Vous vouliez qu'on lui laisse ça dans l'estomac ? » me dit N. d'un ton agressif en désignant le bocal plein de matières jaunâtres. Je ne répondis rien. Dans le corridor, il me dit : « À l'aube, il lui restait à peine quatre heures de vie. Je l'ai ressuscitée. » Je n'osai pas lui demander : pour quoi ?

Consultation de spécialistes. Ma sœur est à côté de moi pendant qu'un médecin et un chirurgien, le docteur P., palpent l'abdomen gonflé. Maman gémit sous leurs doigts, elle crie. Piqûre de morphine. Elle gémit encore. Nous demandons : « Faites une autre piqûre ! » Ils objectent qu'un excès de morphine paralyserait l'intestin. Qu'espèrent-ils donc ? L'électricité est coupée, à cause de la grève, ils ont envoyé un échantillon de sang à l'hôpital américain qui possède un groupe électrogène. Pensent-ils à une opération ? Ce n'est guère possible, la malade est trop faible, me dit le chirurgien en sortant de la chambre. Il s'éloigne, et une infirmière âgée, Mme Gontrand, qui l'a entendu, me dit dans un élan : « Ne la laissez pas opérer ! » Puis elle met la main sur sa bouche : « Si le docteur N. savait que je vous ai dit ça ! Je vous ai parlé comme s'il s'agissait de ma propre mère. » Je l'interroge : « Qu'arrivera-t-il si on l'opère ? » Mais elle s'est refermée, elle ne me répond pas.

Maman s'était endormie ; je suis partie en laissant à Poupette des numéros de téléphone. Quand elle m'a appelée chez Sartre, vers cinq heures, il y avait de l'espoir dans sa voix : « Le chirurgien veut tenter l'opération. Les analyses de sang sont très encourageantes ; elle a repris des forces, le cœur tiendra. Et après tout il n'est pas absolument certain qu'il s'agisse d'un cancer : peut-être est-ce une simple péritonite. En ce cas, elle a sa chance. Tu es d'accord ? - (*Ne la laissez pas opérer.*) Je suis d'accord. À quelle heure ? – Viens dès deux heures. On ne lui dira pas qu'on l'opère, mais qu'on refait une radio. »

« Ne la laissez pas opérer. » Fragile argument contre la décision d'un spécialiste, contre les espoirs de ma sœur. Maman ne se réveillerait pas ? Ce n'était pas la pire des solutions. Et je ne supposais pas qu'un chirurgien prît ce risque : elle réchapperait. L'opération précipiterait l'évolution du mal ? C'était sans doute ce qu'avait voulu dire Mme Gontrand. Mais au point où en était l'occlusion intestinale, maman ne survivrait pas trois jours et je redoutais que son agonie ne fût atroce.

TEXTE 3 : Martin Winckler, *La Maladie de Sachs*, 1998,

Tout au long de ce roman, les discours des nombreux interlocuteurs du docteur Sachs, patients, confrères, secrétaires, amis, décrivent le quotidien du travail du médecin généraliste. Ici, c'est monsieur Deshoulières qui parle.

- C'est peu de chose, Docteur, mais c'est beaucoup, parce que tous les docteurs ne sont pas comme vous. L'autre jour dans la grand-rue quand vous êtes passé en voiture, vous m'avez fait signe. C'était la première fois de ma vie qu'un docteur me faisait signe. C'est peu de chose, mais ça dit tout... Mais surtout, je voulais vous dire... Je ne sais pas ce que ça va devenir, je vois bien que ma femme va plus mal, qu'elle souffre de plus en plus. C'est triste, parce qu'il y a des gens qui aimeraient venir la voir et lui faire la conversation mais maintenant ce n'est plus possible, je la bourre de calmants et elle dort sans arrêt, alors je leur offre un café, ils me font la conversation à moi, mais ce n'est pas pareil... Je ne suis pas stupide, j'en ai vu mourir, des gens, je me doute bien qu'il n'y en a plus pour longtemps, mais je voulais vous dire... Le jour où on est allé vous voir pour la première fois, quand on est entré et que vous l'avez aidée à s'asseoir, vous vous souvenez ? Ma femme a dit : « Je viens vous voir parce que le Docteur Jardin a dit qu'il ne pouvait plus rien faire pour moi. » Et moi comme elle, on a bien vu que vous étiez choqué. Vous avez répondu, je m'en souviendrai toute ma vie, *Quelle que soit la maladie, on peut toujours faire quelque chose* et, quand on est parti, vous nous aviez gardés longtemps et pourtant elle allait mieux. Elle a marché jusqu'à la voiture sans que je la soutienne, et pendant quinze jours, je ne l'avais jamais vue comme ça depuis le début de sa maladie, elle a repris courage. Elle se levait le matin, elle souffrait moins, elle a même cuisiné plusieurs fois et j'y ai cru, vous savez, et elle aussi. Maintenant, je sais que c'est surtout parce que vous nous avez remonté le moral, sans nous raconter d'histoire, sans nous promettre qu'elle allait guérir.

Je sais qu'elle va mourir, elle aussi elle me le dit et elle n'est même pas en colère, c'est elle qui me console, elle dit que c'est la faute à pas de chance, elle dit que je suis encore solide et que je pourrai me remettre en ménage. Moi, bien sûr, je ne pourrai pas. Pas après avoir vécu tout ça avec elle. Mais même si je sais qu'elle va s'en aller... c'est pas que je le veuille, mais c'est plus une vie de la voir tant souffrir... je voulais vous dire que ces quinze jours-là... ça n'est pas grand-chose, quinze jours, quand on a souffert sans arrêt pendant trois ans, mais ces quinze jours-là, elle vous en a toujours été reconnaissante... et moi aussi.

Et là, ça me surprend et je m'en veux parce que ça ne m'arrive jamais, je me mets à pleurer comme un petit garçon et je ne vois plus rien, je n'entends plus rien, je ne sens plus rien, que les larmes sur mes joues, les sanglots qui me secouent et ta main sur mon bras.

TEXTE 4 : Frédéric Worms, « Vers un moment du soin ? entre diversité et unité »

in Lazare Benaroyo, Céline Lefèvre, Jean-Christophe Mino et Frédéric Worms, *La philosophie du soin*, 2010.

Ce que Platon montre en tout cas dans *Les Lois* (IV, 720a, sq. 1), c'est que les aspects relationnels et politiques de la médecine ne sont pas des « suppléments » extérieurs au soin technique et à son action efficace, mais en font au contraire intrinsèquement partie. La différence entre le médecin des esclaves, ce « tyran » (720 c) qui soigne sans explication et par pure prescription, et le médecin des hommes libres qui prend le temps d'écouter – « il se livre à une enquête systématique sur

l'origine du mal et sur son évolution naturelle, en entrant en communication avec le malade lui-même et ses amis » (720 d) – et d'expliquer – « dans la mesure où la chose est possible, il instruit à son tour celui dont la santé est défaillante » (idem) ; cette différence, donc, n'est pas purement morale ou sociale. C'est une différence dans l'efficacité médicale elle-même : « il ne cesse de s'occuper du malade en adoucissant ses peines par le moyen de la persuasion, et il tente d'achever son œuvre en tâchant de le ramener à la santé » (720 e). Ce sont bien trois aspects qui sont indissociables dans ce qui est alors une relation de soin à part entière, on pourrait dire aussi une relation de soin pleinement relationnelle. Il y a d'abord une relation asymétrique liée à la dépendance du malade, en tant que sujet de la maladie en général, par rapport au médecin, dépositaire de la capacité de soigner : c'est le présupposé même du savoir et du pouvoir médical. Mais cette relation s'inverse ensuite, le médecin se mettant au service du malade, non plus cette fois comme malade en général mais comme malade individuel entouré de proches non moins individuels : c'est l'écoute et l'explication narratives et persuasives (ce point est essentiel) qui en sont le principe. Enfin (et ce n'est pas moins important que les deux autres aspects), ces deux asymétries sont compensées (ou plutôt mises en rapport elles-mêmes) par une égalité fondamentale, d'homme libre à homme libre, au sein de la Cité, et non pas soumises à hiérarchie ou à domination, l'esclave, en revanche, ne soignant les esclaves que pour « soulager le maître du souci des malades » (720 c). Insistons encore : ces *trois aspects* font partie du soin, la maladie ayant un triple effet, de perturbation du corps, mais aussi de l'âme, et de l'égalité, affectant donc ces trois aspects ou ces trois dimensions du sujet, elle doit être soignée de ces trois façons, objectivement, subjectivement, et, pour ainsi dire, civiquement.

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue.

1. Vous analyserez la formation du mot « embouteillées » (texte 2, ligne 1), expliquerez son sens en contexte et proposerez un mot formé de la même manière.

2. Vous relèverez les verbes conjugués de ce passage, identifierez leur temps, leur mode et justifierez leur emploi. Vos réponses pourront être présentées dans un tableau.

Les rues étaient moins embouteillées que je ne l'avais craint. Vers dix heures j'ai retrouvé Poupette devant la porte de la chambre 114 (texte 2).

3. Vous relèverez les propositions subordonnées dans la phrase suivante et vous donnerez leur nature et leur fonction.

...il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes (texte 1).

4. Vous identifierez les participes passés dans les phrases suivantes puis vous justifierez leur terminaison :

N'avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis (texte 1) ?

Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens ; et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires (texte 1).

5. En observant l'effet de répétition du mot « profit » et du verbe « profiter », expliquez comment progresse le passage suivant.

C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent ; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion qu'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent ; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie ; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier (texte 1).

TROISIÈME PARTIE : Analyse de supports d'enseignement.

Le corpus comprend six documents pour une exploitation en classe de CM2 :

Document n° 1 : Schéma d'une séquence d'enseignement pour le niveau CM2

Document n° 2 : Support pour la présentation collective de la stratégie enseignée

Documents n° 3, 4 et 5 : Exercices pour la pratique accompagnée

Document n° 6 : Support pour la formulation du bilan

- 1. D'après les documents du dossier, indiquez les éléments du programme du cycle 3 sur lesquels s'est appuyé l'enseignant pour construire la séquence.**
- 2. Rédigez la présentation orale que vous feriez de la séquence dans le but d'en expliciter l'objectif à des élèves de CM2.**
- 3. En vous appuyant sur le document n° 2, imaginez et décrivez précisément comment pourrait se dérouler la phase collective de traitement de l'exemple.**
- 4. Expliquez pourquoi le professeur propose d'élaborer un bilan de la séquence avec ses élèves (2^e partie de la séance 2).**
- 5. Analysez les limites de la démarche enseignée puis imaginez deux activités qui pourraient prolonger cette séquence.**

Document n° 1 : Schéma d'une séquence d'enseignement pour le niveau CM2

Séquence : faire des inférences sur les personnages et le cadre de l'action (qui ? où ? quand ?).			
Séance n° 1			
1. Présentation de la séquence	10 min	Collectif/oral	
2. Traitement d'un exemple		Collectif/oral	Document n° 2
3. Pratique accompagnée	30 min	Petits groupes Correction collective	Documents n° 3, 4 et 5
Séance n° 2			
3. Pratique accompagnée	25 min	Petits groupes Correction collective	Série d'exercices comparables à ceux des documents n° 3, 4 et 5
4. Formulation du bilan	15 min	Collectif/oral Individuel/écrit	Document n° 6
Séance n° 3			
5. Entraînement autonome	40 min	Individuel/écrit Correction collective	Série d'exercices comparables à ceux des documents n° 3, 4 et 5

Document n° 2 : Support pour la présentation collective de la stratégie enseignée

Lire le texte et répondre aux 3 questions :

« Aujourd'hui était un grand jour. Nathorod sortit de sa tente. Le soleil se levait à peine. Il vit alors les flocons qui allaient rapidement recouvrir la piste qui menait aux sommets. Il devrait se montrer courageux. Le chef de la tribu avait exigé qu'il lui ramène une plume d'aigle avant la nuit. Il prit son arc, monta sur son cheval et se mit en route. Le ruisseau avait gelé. »

- Qui est Nathorod ?
- Où se passe l'histoire ?
- Quand se passe l'histoire ?

Document n° 3 : Exercices pour la pratique accompagnée

On a tous sorti nos règles et nos équerres. Elle avait écrit « géométrie » au tableau.		
1.	Je me pose une question en qui, quand, où.	Qui est-elle ?
2.	Je relis pour trouver ce que le texte dit.	
3.	Ce que le texte ne dit pas mais que je sais déjà.	
4.	Je construis une nouvelle information.	<input type="checkbox"/> Une élève <input type="checkbox"/> Madame Berteau <input type="checkbox"/> La maîtresse <input type="checkbox"/> Le menuisier

Document n° 4 : Exercices pour la pratique accompagnée

On entendait craquer les popcorns de tous côtés puis la lumière s'est éteinte tout doucement. Le silence s'est fait dès que les premières images sont apparues.		
1.	Je me pose une question en qui, quand, où.	Où se déroule cette scène ?
2.	Je relis pour trouver ce que le texte dit.	
3.	Ce que le texte ne dit pas mais que je sais déjà.	
4.	Je construis une nouvelle information.	

Document n° 5 : Exercices pour la pratique accompagnée

Avec ces interminables pluies qui ont empêché toute sortie, la faim tiraille les estomacs. Enfin, une accalmie permet de reprendre espoir. Les hommes se regroupent rapidement à l'entrée de la caverne. Équipés de leurs armes aux pointes de silex terriblement affûtées, ils s'élancent à la recherche de nourriture pour le clan.		
1.		
2.		
3.		
4.		

